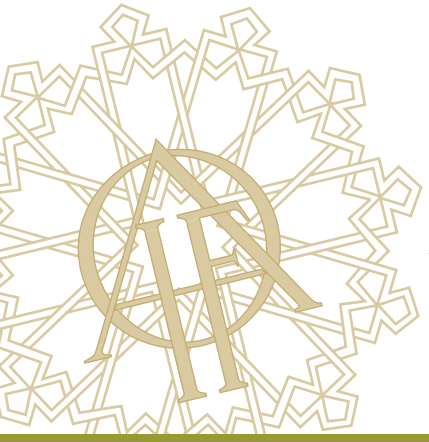
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 28 (1995), p. 215-230

Pierre Larcher

Un phénomène de «surdérivation» en arabe classique: à propos de la Xe forme verbale ISTAFʿALA.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

Pierre LARCHER

UN PHÉNOMÈNE DE « SURDÉRIVATION » EN ARABE CLASSIQUE : À PROPOS DE LA X^{e} FORME VERBALE *ISTAFʿALA* *

Sommaire. Pour les grammairiens arabisants, la forme X *istafʿala* du système verbal de l'arabe classique est la réfléchie de la forme IV *'afʿala*, elle-même factitive de la forme I *faʿala*. Pour les grammairiens arabes, c'est une forme augmentée, par rapport à I, en *st*, ayant une valeur « pétitive » (*talab*). Cette valeur se dérive facilement de la double valeur réfléchie et factitive, qu'elle semble ainsi confirmer.

La relation IV/X, formellement non évidente, est en fait reconstruite dans le cadre d'une linguistique historique et comparée des langues sémitiques qui pose que le préfixe *st* est la somme de *s*, ancien préfixe factitif remplacé par ' dans IV, et de *t*, préfixe commun du réfléchi. Cette reconstruction masque aux yeux des grammairiens arabisants que X peut être réfléchi-factitif non seulement par rapport à I, mais encore, par un phénomène de « surdérivation » sémantique, par rapport à IV. Les grammairiens et les lexicographes arabes, qui se placent dans une perspective synchronique, ont en revanche aperçu que X pouvait être la « pétitive » de I ou de IV.

Ce phénomène de « surdérivation » a des conséquences importantes pour une théorie de la dérivation lexicale en arabe classique : la racine d'un mot dérivé ne représente pas seulement un verbe ou un nom, encore peut-elle ne pas représenter la forme la plus simple de ce verbe ou de ce nom.

1. POSITION DU PROBLÈME.

Les grammairiens arabisants considèrent généralement la forme X *istafʿala* du système verbal de l'arabe classique comme étant, au premier chef, la réfléchie de la forme IV *'afʿala*, elle-même considérée comme la factitive de la forme I *faʿala*. On aurait donc le schéma dérivationnel suivant :

(1) I faʿala → IV 'afʿala → X istafʿala

* Est employé le système de transcription usuel des arabisants. Par ailleurs nous suivons l'usage orientaliste en donnant la date hégirienne suivie de la date chrétienne.

AnIsl 28 (1995), p. 215-230 Pierre Larcher
Un phénomène de «surdérivation» en arabe classique: à propos de la Xe forme verbale ISTAFʿALA.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Blachère et Gaudefroy-Demombynes (1952 : 69) illustrent ce schéma par trois exemples qui, à première vue, le vérifient impeccablement :

(2) I salima « être sain et sauf » — IV ʾaslama « livrer entier, intact » — X istaslama « se livrer entièrement, se soumettre »

(3) I ḥaḍara « être présent » — IV ʾaḥḍara « faire surgir à la pensée » — X istaḥḍara « se présenter à la mémoire »

(4) I ḫabura « être informé » — IV ʾaḫbara « informer » — X istaḫbara « s'informer »

Il y a cependant un *hic*. Alors que *istaslama* est un verbe intransitif et que *istaḥḍara* a, à côté d'un emploi transitif, un emploi intransitif, *istaḫbara* est un verbe transitif direct. Il n'y a donc pas de verbe *istaḫbara* signifiant « s'informer », mais en fait un verbe *istaḫbara-hu* signifiant « s'informer auprès de quelqu'un » : l'objet direct du verbe arabe, ici marqué, de manière conventionnelle, par le pronom de 3e personne masculin singulier désignant un individu, représente le même argument que celui introduit par la préposition *auprès de* dans le verbe français. Autrement dit, *istaḫbara* n'est pas le réfléchi de *ʾaḫbara*, du moins pas de la même façon qu'en français *s'informer* est, sur le plan syntaxique, sinon sémantique, celui de *informer* et qu'en arabe *istaslama* est, sur les plans syntaxique et sémantique, celui de *ʾaslama* ou *istaḥḍara* peut être celui de *ʾaḥḍara*.

Notre restriction tient au fait que Blachère et Gaudefroy-Demombynes distinguent, à côté de ces réfléchis (qu'ils appellent « réfléchis-passifs ») des « réfléchis intérieurs » qui, selon eux, « ont le sens de "rechercher", "demander" l'acte ou la chose exprimée par la racine ». Ce cas est illustré par trois exemples, qu'ils relient chaque fois à un verbe I, ce qui veut dire que, pour eux, la racine représente ici, en fait, le verbe de base :

(5) I ġafara « pardonner » → X istaġfara « demander pardon »

(6) I ġāṯa « aider » → X istaġāṯa « demander aide »

(7) I saqā « abreuver » → X istasqā « faire des rogations pour la pluie »

Or, si, dans le premier cas, le verbe IV fait défaut, c'est plutôt le contraire avec (6) : *Lisān al-ʿArab* [1] (art. ʿWṮ) signale que dans le sens d'« aider », le verbe I est rare et qu'on emploie le plus souvent le verbe IV *ʾaġāṯa* (qui n'est donc pas un factitif de I). Enfin, toujours selon *LA* (art. SQY), *istasqā*, dans le sens particulier de « faire des rogations pour la pluie », renvoie à un emploi particulier de *saqā*, celui que l'on trouve dans la formule

1. Il s'agit du plus grand dictionnaire d'arabe classique, dû à Ibn Manẓūr (m. 711/1311). Dans la suite de l'article, nous abrégerons le titre en *LA*.

AnIsl 28 (1995), p. 215-230 Pierre Larcher
Un phénomène de «surdérivation» en arabe classique: à propos de la Xe forme verbale ISTAFʿALA.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

saqā-ka llāhu (*al-ġayṭa*) = « Dieu t'arrose (de pluie) ! », et auquel renvoie plus particulièrement le nom *suqyā* [2]. Mais *istasqā* existe avec le sens général de *ṭalaba min-hu al-saqī* (« demander à quelqu'un de donner à boire »).

On retrouve une distinction de ce genre chez Fleisch (1979 : 319), qui pose que X est le réfléchi de IV, mais que ce réfléchi est soit « direct » soit « indirect » (encore appelé « moyen »). Mieux : alors que Fleisch donne comme premier exemple de réfléchi direct la série (2), il donne comme premier exemple de réfléchi indirect (moyen) la série (4), mais *'aḫbara* est paraphrasé par « informer (qqn) » (Fleisch rappelle ainsi que le verbe IV est transitif direct) et *istaḫbara* par « s'informer (c'est-à-dire : chercher des informations pour soi-même) » (Fleisch omet de signaler que le verbe X est lui-même transitif direct). Que les catégories de « réfléchi passif » et « réfléchi intérieur » de Blachère et Gaudefroy-Demombynes et celles de « réfléchi direct » et « réfléchi indirect » de Fleisch se recoupent est démontré, outre les exemples et les paraphrases, par le fait que, reprenant le même exemple (5), Fleisch écrit : « le sens de « demander » combine un factitif affaibli et le moyen ». A *ġafara/istaġfara*, il ajoute les deux exemples de *'aʿṭā* (« donner ») / *istaʿṭā* (« mendier ») et *'aḏina* (« permettre ») / *ista'ḏana* (« demander la permission »), mais sans noter que *'aʿṭā* est un verbe IV, alors que *'aḏina* est un verbe I.

Malheureusement *istaḫbara-hu* n'est pas plus un réfléchi indirect de *'aḫbara-hu* qu'il n'en est un réfléchi direct. Dire en effet d'un verbe arabe qu'il est le réfléchi direct d'un autre revient à dire : 1) que le verbe de base du réfléchi est transitif direct et 2) que le verbe dérivé est intransitif (le pronom réfléchi dans son interprétant français représentant un objet direct) : c'est la comparaison de *istaḫbara-hu* avec *istaslama* et *istaḥḍara* qui nous a permis de montrer que le parallélisme posé par Blachère et Gaudefroy-Demombynes était illusoire. De même dire d'un verbe arabe qu'il est le réfléchi indirect d'un autre revient à dire 1) que le verbe de base du réfléchi est transitif direct et 2) que le verbe dérivé l'est aussi (le pronom réfléchi dans son interprétant français représentant un objet indirect). Il suffit de comparer *istaḫbara-hu* avec les autres exemples de « réfléchis indirects » donnés par Fleisch pour voir qu'il ne leur est pas parallèle :

(8)	[I ḥayya] [3]	IV 'aḥyā	X istaḥyā
	« vivre »	« conserver en vie »	« conserver en vie pour son propre avantage »
(9)	I ḫaraǧa	IV 'aḫraǧa	X istaḫraǧa
	« sortir »	« faire sortir »	« faire sortir pour soi, extraire »
(10)	I ʿamila	IV 'aʿmala	X istaʿmala
	« travailler »	« faire travailler »	« faire travailler pour soi, employer »

2. Nous avons le même phénomène en français avec *blanchiment* qui renvoie (par opposition à *blanchissage*) à un sens particulier de *blanchir*. L'exemple de *'istasqā* est sans doute repris de Sacy (1831 : 1, 138) qui l'interprète par « faire des prières publiques pour obtenir de la pluie ».

3. Curieusement Fleisch ne cite pas le verbe I dont IV est pourtant le factitif.

AnIsl 28 (1995), p. 215-230 Pierre Larcher
Un phénomène de «surdérivation» en arabe classique: à propos de la Xe forme verbale ISTAFʿALA.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Si *istaḫbara-hu* était un réfléchi indirect de *'aḫbara-hu*, il devrait signifier *« s'informer quelqu'un ». S'il n'est pas un réfléchi, ni direct, ni indirect, de *'aḫbara*, qu'est-il ?

2. La relation IV/X, synchronie et diachronie.

Si les grammairiens arabisants voient dans X une réfléchie de IV, ce n'est pas seulement parce que, dans la synchronie même de l'arabe classique, un grand nombre de paires IV/X vérifient cette relation sémantique, mais encore parce que la relation de réflexivité traverse le système entier et, pour tout dire, le « structure ». Contrairement à ce que peut laisser croire la numérotation des formes verbales (fondée sur le nombre d'augments [4]), les grammairiens arabisants les plus « traditionnels » savent parfaitement qu'elles ne constituent pas un ensemble inorganisé. Il est « évident » que V *tafaʿalla* est à II *faʿalla* ce que VI *tafāʿala* est à III *fāʿala*, c'est-à-dire réfléchi à non réfléchi [5] et que cette réflexivité a une marque formelle : l'élément *t*. Il leur est alors possible de reconnaître que VIII est la réfléchie de I [6], même si, sur le plan formel, l'élément *t* n'est pas préfixé, mais infixé (métathèse). En revanche, la relation IV/X n'est pas formellement évidente (même si, après coup, l'élément *t* s'y laisse reconnaître), mais reconstruite dans le cadre d'une linguistique historique et comparée. Tout, à cet égard, est déjà dit en langue française et fort bien dit par Renan (1868). C'est la comparaison avec les autres langues sémitiques qui permet de reconnaître dans *st* l'élément *s* comme une variante de *š*, *s/š* constituant lui-même une des deux grandes variantes du préfixe factitif, dont l'autre est *'/h* (c'est ' que l'on trouve dans IV *'afʿala*). Que la forme X conserve un ancien préfixe factitif est attesté par le fait que le lexique ancien de l'arabe classique conserve encore quelques *safʿala* (et *hafʿala*) (cf. Fleisch, 1979 : 280-7).

3. Les grammairiens arabes et la forme *ISTAFʿALA*.

Et que la relation IV/X soit formellement non évidente d'une part, reconstruite d'autre part, est bien attesté par le fait que les grammairiens arabes se font de X une tout autre idée que les grammairiens arabisants. Pour eux, en effet, *istafʿala* n'est nullement la « réfléchie » (en *t*) de IV *'afʿala*, mais qui conserverait l'ancien préfixe factitif *s* : c'est une forme « augmentée » (par rapport à la forme de base) en *st*, à laquelle ils donnent plusieurs

4. Ou plus exactement de lettres s'ajoutant aux radicales (cf. Sacy, 1831, t. I, p. 127), la *hamza* prosthétique des formes VII, VIII, IX, X étant comptée comme une telle lettre, alors qu'elle n'est pas un « augment ».

5. III étant un réciproque implicite, VI est en général un réciproque explicite. La réciprocité dépend cependant de la présence d'un sujet pluriel (ou d'une pluralité de sujets). Partant, VI *tasāʾala*, avec un sujet singulier, s'interprète comme réfléchi (s'interroger soi-même).

6. Confirmation de la note 3, VIII, avec un sujet pluriel (ou une pluralité de sujets) peut s'interpréter comme réciproque, ex. I *ǧama'a* « réunir » → VIII *iǧtama'a* « se réunir (l'un/les uns avec l'autre/les autres) ».

AnIsl 28 (1995), p. 215-230 Pierre Larcher
Un phénomène de «surdérivation» en arabe classique: à propos de la Xe forme verbale ISTAFʿALA.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

valeurs, mais, au premier chef, celle de *ṭalab* (« chercher », « rechercher », « demander »...), ayant dans son champ un nom qui, le plus souvent, est le *maṣdar* (nom d'action) du verbe I. Cela ressort clairement du *Kitāb* (t. IV, p. 70) de Sībawayhi (m. ? 177/793) : sur les dix exemples de *istafʿala* ayant cette valeur qu'il donne, sept sont explicitement paraphrasés ; dans six cas, *ṭalaba* a dans son champ un nom ; dans quatre cas (*istaḥaqqa*, *istaḥaffa*, *istaʿmala*, *istaʿǧala*), c'est le *maṣdar* d'un verbe I ; dans deux autres, c'est un nom relevant morphologiquement de la forme de base (*istaʿṭā*, *istatʿaba*) ; dans un, enfin (*istaḥbara*), c'est un contenu propositionnel en *'an yafʿala*. Le *maṣdar* étant une forme nominale, mais du paradigme verbal, cela suggère donc que, pour les grammairiens arabes, X est majoritairement (mais non exclusivement) lié à I. Par ailleurs une question préjudicielle se pose. Quel sens donner à *ṭalab* ? Les paraphrases des grammairiens arabisants montrent que ce verbe se dit équivoquement de la « quête » et de la « requête ». Celles des grammairiens et lexicographes arabes montrent que *ṭalaba* est fondamentalement un verbe de sens « quérir », construit avec un objet direct désignant quelque chose, et qu'il n'a le sens de « requérir » que quand entre cet objet et lui vient s'intercaler un argument secondaire désignant quelqu'un, cette intercalation n'étant elle-même possible que si ce quelqu'un est la source de la chose recherchée. La double construction alors possible révèle le mouvement : *ṭalaba-hā min-hu* ou *'ilay-hi*. En somme, demander *à* quelqu'un de faire, c'est rechercher *de* lui qu'il fasse. Le verbe *ṭalaba* étant performatif, la question reste ouverte de savoir s'il faut postuler une réinterprétation « autodélocutive » (Cornulier, 1976), du type « demander à quelqu'un de faire » = « faire ce que l'on fait *en disant* à quelqu'un qu'on recherche de lui qu'il fasse ». La « requête » n'est donc qu'une valeur syntaxiquement conditionnée de la « quête ». Il me semble alors indispensable d'appeler avec Corriente (1992[1988] : 153) ces verbes « pétitifs », le verbe latin *peto* ayant les deux sens de « rechercher » et « demander ». Dans la suite de cet exposé, nous parlerons toutefois des « pétitifs » paraphrasables non seulement par *ṭalaba*, mais encore par *sa'ala* (« prier ») que grammairiens et lexicographes arabes emploient quand le verbe X n'a pas seulement le sens de *ṭalaba-hā*, mais encore celui de *ṭalaba-hā min-hu/'ilay-hi* [N.B. nous employons conventionnellement le pronom féminin singulier de 3e personne pour désigner « quelque chose »].

4. Du réfléchi-factitif au « pétitif ».

Blachère et Gaudefroy-Demombynes occupent une position intermédiaire entre les grammairiens arabes et Fleisch. Tout en prononçant le terme de « réfléchis intérieurs », ils reprennent aux grammairiens arabes, mais en lui donnant un caractère systématique qu'elle n'a pas chez eux, la dérivation à partir de I et l'interprétation « pétitive ». Fleisch va beaucoup plus loin, qui voit dans la valeur de « demander » la combinaison d'un factitif affaibli et du moyen, même si, ce faisant, il ne fait que reprendre une idée déjà exprimée par Caspari (1880 : 44) (cf. églt. Wright, 1896-8 : 1, 45) : Caspari propose pour deux des

AnIsl 28 (1995), p. 215-230 Pierre Larcher
Un phénomène de «surdérivation» en arabe classique: à propos de la Xe forme verbale ISTAFʿALA.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

trois exemples qu'il donne (*saqā/istasqā*, *'aḍina/ista'ḍana*) les paraphrases de « se procurer de la boisson », « se procurer la permission » : *saqā* étant paraphrasé par « donner à boire », et *'aḍina* par « permettre » (= « donner la permission »), « se procurer » est donc paraphrasable par « se faire donner... », où apparaissent bien, par rapport au verbe de base, les deux traits réfléchi et factitif. Ni Caspari ni Fleisch n'indiquent cependant dans le détail comment à partir de cette double valeur on parvient à celle de « demander », ce que nous nous proposons pour notre part de faire, sur le même exemple de *istaġfara*. Le verbe de base est ici *ġafara*, qui se construit avec un objet direct, pouvant être effacé, désignant les fautes et un syntagme prépositionnel en *li-*, désignant celui à qui on pardonne : *ġafara-(hā) la-hu* signifie donc « pardonner (quelque chose) à quelqu'un ». On trouve parfois ausssi *ġafara-hu* = « pardonner quelqu'un ». Le verbe X *istaġfara* est un verbe transitif direct, dont l'objet désigne celui à qui l'on demande pardon. Il peut recevoir un second objet direct, désignant les fautes, mais celui-ci peut aussi être construit indirectement, avec les prépositions *min* ou *li-*. On a donc *istaġfara-hu* (*-hā/min-hā/la-hā*) = « demander pardon à quelqu'un (pour/de ses fautes) ». Le verbe IV **'aġfara* fait défaut. Mais un autre exemple permettra de reconstruire le chaînon manquant. C'est celui du verbe *istaktaba* dont la lecture de *LA* (art. KTB) montre qu'il peut être doublement transitif. *LA* cite en effet *istaktaba-hu al-šay'a* (= *-hā*) qu'il paraphrase par *sa'ala-hu 'an yaktuba-hu la-hu* (« il lui demanda de lui écrire la chose »). Existent ici non seulement I *kataba-hā*, verbe transitif de sens « écrire quelque chose », mais encore IV *'aktaba-hu hā*, verbe doublement transitif, de sens « faire écrire quelque chose à quelqu'un », d'où « dicter quelque chose à quelqu'un » (cf. *LA*, art KTB : *'aktib-nī hāḏihi l-qaṣīda 'ay 'amli-hā ʿalayya* = « fais-moi écrire ce poème, c'est-à-dire dicte le moi »). C'est le fait même que IV est doublement transitif qui prouve qu'il est un déverbatif-factitif de I. La construction des factitifs est en effet fonction de celle du verbe de base, ainsi que la chose a été reconnue par les grammairiens arabes. Si le verbe de base est intransitif, le verbe factitif est simplement transitif (cet objet étant sémantiquement l'objet du « faire » marqué par le préfixe factitif et le sujet du verbe de base) ; si le verbe de base est déjà transitif, le verbe factitif est doublement transitif, le second objet étant celui du verbe de base. Et c'est le fait que X est lui-même doublement transitif qui incite à en faire un réfléchi et un réfléchi indirect de IV de sens « se faire écrire quelque chose par quelqu'un ». Comme le montre la paraphrase, l'élément *t* représente ici *la-hu* (à lui), c'est-à-dire le sujet du verbe *sa'ala*, tandis que le premier objet représente tout à la fois l'objet de *sa'ala* et celui du verbe de base et le second l'objet du verbe de base. Si on remplace *sa'ala* par « faire » on obtient « *x* a fait *y* écrire *z* à *x* », où l'on a bien les deux relations de factititivité et de réflexivité. On retrouve dans le verbe arabe tous les éléments de la locution verbale française : simplement, le français, qui ne peut avoir deux objets directs, a un objet indirect en *à* dans « faire écrire quelque chose à quelqu'un », qu'il est obligé de commuter en *par* dans le réfléchi correspondant (la place en *à* étant « prise » par le pronom réfléchi), reliant ainsi *écrire* à la voix passive, alors que l'arabe a l'équivalent de « se faire écrire quelqu'un quelque chose ». Sur ce modèle le verbe *istaġfara-hu (hā)* signifiera :

AnIsl 28 (1995), p. 215-230 Pierre Larcher
Un phénomène de «surdérivation» en arabe classique: à propos de la Xe forme verbale ISTAFʿALA.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

(11) I kataba-hā « écrire qqch » — IV 'aktaba-hu hā « faire écrire qqch à qqn » — X istaktaba-hu hā « se faire écrire qqch par qqn »

I ġafara-(hā) la-hu « pardonner (qqch) à qqn » — X istaġfara-hu (hā) « se faire pardonner (qqch) par qqn »

Quant à la construction de *istaġfara* avec à la place de l'objet direct représentant les fautes un complément prépositionnel en *min* ou *li-*, il suffit de la rapprocher de *ġafara-hu* (« pardonner quelqu'un »), et de voir dans X un réfléchi-factitif direct de sens « se faire pardonner par quelqu'un (pour ses fautes) ». Dans ce contexte, l'interprétation « demander », si elle est bien l'effet d'une combinaison du factitif et du réfléchi, n'est nullement celui de l'affaiblissement du factitif (et encore moins en un sens diachronique). En paraphrasant ces verbes par *ṭalaba*, lui-même paraphrasé par *sa'ala*, grammairiens et lexicographes arabes les interprètent comme des verbes dénotant des actes illocutoires, selon la terminologie de Austin (1970 [1962]) : l'analogue arabe des catégories austiniennes de « performatif » et d'« acte illocutoire » est la catégorie de *'inšā'*, dont l'une des subdivisions est justement celle de *ṭalab* (jussion) (Larcher, 1990). Si on se règle sur la morphologie et la syntaxe, on arrive à une interprétation en « se faire faire quelque chose par quelqu'un ». Or, comment « se faire faire quelque chose par quelqu'un », sinon en lui demandant de la faire (Larcher, 1985) ? La valeur « pétitive » est donc, si on conserve la terminologie de Austin, l'effet d'une simple et banale métonymie, en synchronie, de l'acte illocutoire pour l'acte *perlocutoire*, le premier étant le truchement du second. Si j'ai souligné perlocutoire, c'est parce qu'on oublie en général qu'Austin (1970 [1962] : 114) appellait perlocutoire, par rapport à une énonciation telle que « Tire sur elle ! » deux types d'actes a) Il me persuada de tirer sur elle (c'est celui que la postérité a retenu) et b) Il parvint à me faire (ou me fit, etc.) tirer sur elle. C'est celui que la postérité a oublié (malheureusement), car il permet de définir l'acte perlocutoire non plus comme « faire » mais comme « faire faire par le fait de dire ».

5. *ISTAFʿALA*, FORME « SURDÉRIVÉE ».

Le problème posé par *istaḫbara* reste cependant entier. Ici, nous avons un verbe de base intransitif *ḫabura* « être informé » ; nous avons un verbe IV, transitif une fois, *'aḫbara-hu* « informer quelqu'un ». Si on considère qu'il est bien un déverbatif-factitif de I, il doit être paraphrasé par « faire que quelqu'un soit informé ». Le réfléchi d'un tel verbe devrait alors être soit intransitif et direct de sens « s'informer » (*i. e.* faire soi-même être informé), sur le modèle de *'ayqaẓa-hu* (réveiller qqn)/*istayqaẓa* (se réveiller), soit transitif et indirect, l'objet représentant la personne que l'on informe (faire qqn être informé, pour soi-même), sur le modèle de *'aǧāba-hu/istaǧāba-hu* qui signifient l'un comme l'autre « répondre favorablement à quelqu'un, l'exaucer », avec la possibilité d'ailleurs qu'il soit les deux : *istaḥḍara*, que l'on a vu ci-dessus, comme réfléchi direct de *'aḥḍara-hu*, existe aussi dans un emploi transitif comme réfléchi indirect de ce même verbe signifiant alors « faire venir quelqu'un en sa

AnIsl 28 (1995), p. 215-230 Pierre Larcher
Un phénomène de «surdérivation» en arabe classique: à propos de la Xe forme verbale ISTAFʿALA.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

présence ». Or, l'objet direct ne représente nullement ici la personne que le sujet du verbe informe, il représente au contraire la personne qui informe le sujet du verbe. C'est d'ailleurs pourquoi on ne saurait voir ici un « bricolage » syntaxique comparable à ce qui se passe en français où la construction en *auprès de* transforme un verbe syntaxiquement réfléchi en verbe sémantiquement moyen (où le sujet du verbe est l'objet d'un acte d'information de la part d'un autre). La réflexivité consiste ici en ce que le sujet du verbe « faire » est l'objet du verbe « informer », la paraphrase étant « se faire informer par quelqu'un » (*i. e.* faire qqn informer soi). On voit tout de suite que la racine, ici, ne représente pas le verbe I, mais le verbe IV ! Autrement dit X est bien et réfléchi et factitif, mais au lieu de l'être par rapport à I, il l'est par rapport à IV. En douterait-on que la lecture des grammairiens et lexicographes arabes lèveraient nos doutes. Voici comment Sībawayhi (*loc. cit.*) paraphrase le verbe *istaḫbartu-hu* : *ṭalabtu 'ilayhi 'an yuḫbira-nī* (je lui ai demandé de m'informer), où apparaît l'inaccompli subjonctif du verbe IV *'aḫbara*. Il suffit de comparer avec la paraphrase que *LA* (art. ḪDM) propose de *istaḫdamtu-hu = sa'altu-hu 'an yaḫduma-nī* (je l'ai prié de me servir), pour voir en quoi ces paraphrases se ressemblent et en quoi elles diffèrent. Si on les superpose, on admettra que *ṭalabtu 'ilay-hi = sa'altu-hu* et que chacun de ces verbes a dans son champ un verbe dont le sujet est l'objet de « demander » (factitivé) et l'objet le sujet de « demander » (réflexivité), mais alors que dans *istaḫdamtu-hu*, la racine *ḫdm* représente le verbe de base *ḫadama-yaḫdumu*, dans *istaḫbartu*, la racine *ḫbr* représente le verbe augmenté *'aḫbara-yuḫbiru*. Si l'on ajoute que les grammairiens arabes appellent *'an* une « particule du *maṣdar* » parce qu'elle équivaut avec le verbe qu'elle a dans son champ au *maṣdar* de ce verbe (*'an yuḫbira-nī = 'iḫbāru-hu 'iyyāya*), il est donc clair que Sībawayhi voit dans *istaḫbara* un « pétitif » non de I, mais de IV. L'originalité tient au fait qu'à chaque augmentation sémantique ne correspond plus ici une augmentation morphologique. Comment appeler un tel phénomène ? Nous proposons ou plutôt risquons le terme de « surdérivation ». Il s'agit, bien sûr, de surdérivation sémantique : c'est sur le plan sémantique, en effet, qu'il y a une dérivation non seulement supplémentaire, mais encore excédentaire, par rapport à la dérivation « normale », c'est-à-dire celle se réglant sur la morphologie. Mais il s'agit aussi, par le choix de ce terme, de rappeler que, dans le vaste ensemble des langues chamito-sémitiques, il y en a justement qui connaissent des « surdérivées » morphologiques. C'est le cas du berbère. Je renvoie ici à D. Cohen (1968 : 1316, qui renvoie lui-même à un article de G. Prasse, paru dans *Acta Orientalia*, XXIV).

6. *ISTAFʿALA* « PÉTITIF » : DÉVERBATIF ET/OU DÉNOMINATIF ?

Dans quelle mesure, cependant, ne serions-nous pas victime d'une illusion, celle créée par la paraphrase que Sībawayhi donne de *istaḫbara* ? Or, le même Sībawayhi assimile (*miṯlu-hu*), non seulement à *istaḫbara* mais encore à *istafhama* (non paraphrasé, mais susceptible de recevoir le même type de paraphrase que *istaḫbara*, cf. *infra*), deux autres exemples : *istaʿṭā* et *istaʿtaba*. X *istaʿṭā* ne peut être rapporté qu'à IV *'aʿṭā* = « donner ». Il en va de même de *istaʿtaba*, qu'on ne peut rapporter qu'au verbe IV *'aʿtaba*. Ce qui n'empêche

AnIsl 28 (1995), p. 215-230 Pierre Larcher
Un phénomène de «surdérivation» en arabe classique: à propos de la Xe forme verbale ISTAFʿALA.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

pourtant pas Sībawayhi de paraphraser chacun de ces verbes, qu'il cite à la première personne, respectivement par *ṭalabtu l-ʿaṭiyya* (« j'ai demandé le don ») et *ṭalabtu 'ilay-hi al-ʿutbā* (« je lui ai demandé la *ʿutbā* »), c'est-à-dire des paraphrases, où apparaît un nom qui relève morphologiquement de la forme de base, sans être le *maṣdar* d'un verbe de base. Mieux, si on ouvre *LA* (art. ḤBR), on s'aperçoit que le verbe *istaḥbara-hu* est paraphrasé par *sa'ala-hu ʿan al-ḫabar wa-ṭalaba 'an yuḫbira-nī* (« lui demander une information et demander qu'il l'informe ») : ici, la paraphrase de Sībawayhi est doublée et précédée par une autre où apparaît un nom, *ḫabar*, comparable à *ʿaṭiyya* et *ʿutbā*. On doit donc se demander si de telles paraphrases ne suggèrent pas que le verbe X est toujours lié à la forme de base, mais tantôt verbale (ce que représente l'apparition du *maṣdar* du verbe I), tantôt nominale. D'autant qu'il existe des « pétitifs » dont on ne voit pas ce qu'ils pourraient être, sinon des dénominatifs : ainsi, *istazāta* (« demander de l'huile »), qu'il paraît d'autant plus difficile de ne pas rapporter directement au nom *zayt* (« huile ») que le verbe IV *'azāta*, qui existe, n'a pas le sens de « donner de l'huile » (on emploie en ce sens II *zayyata*) mais de « avoir beaucoup d'huile ». De même, il existe dans le lexique de l'arabe moderne, selon Reig (1983), un verbe *istaǧwaba* (interroger, interpeller, interviewer). Le fait même que ce verbe ne reçoive pas le traitement « normal » des verbes creux (*i. e.* réduction de *wa* à *ā*) suggère qu'il s'agit d'un dénominatif de *ǧawāb* (réponse) de valeur pétitive (demander une réponse) [7]. Ce faisant, nous retrouvons une régularité du lexique de l'arabe. Toute forme régulière peut avoir la même signification grammaticale par rapport à une base soit verbale, soit nominale : ainsi la différence entre *maktab* (bureau) et *maktaba* (librairie, bibliothèque) est que le premier est un nom de lieu déverbatif lié au verbe *kataba-yaktub* (écrire) et l'autre un nom de lieu dénominatif lié au nom *kitāb-kutub* (livre[s]). La même racine KTB n'y a pas le même sens, représentant une fois le verbe et une autre fois un nom, même si le nom est lié au verbe [8]. Sur ce modèle on dira alors que *ista'ḏana* (demander la permission) est un pétitif-déverbatif et *istaʿaṭā* (demander un don) un pétitif-dénominatif.

Pour séduisante que soit cette dérivation, elle n'en a pas moins un caractère *ad hoc*. Même si elle permet, à première vue, de décrire de la même façon tous les « pétitifs », elle oblige à renoncer à faire des « pétitifs » une simple espèce du genre « réfléchi-factitif », alors qu'en les concevant comme tels on peut non seulement comprendre cette valeur mais encore comprendre toutes les autres valeurs de *istafʿala* [9]. Entre deux généralisations, on nous permettra de préférer la plus générale des deux. D'autant que la première n'est pas aussi générale que ça, si l'on veut bien considérer d'un peu plus près des exemples tels que *istaʿṭā*, *istaʿtaba*, *istaḥbara* ou encore *istafhama*.

7. En fait, selon *LA* (art. ǦWB), *istaǧwaba* existe dans le lexique de l'arabe classique comme variante de *istaǧāba* (répondre favorablement). Dans le lexique de l'arabe moderne, *istaǧwaba* signale donc par contraste avec *istaǧāba* une autre manière de renvoyer à *ǧawāb*/*'aǧāba*.

8. *Kitāb* est, au départ, un *maṣdar*, qui, dans un emploi purement nominal, ne désigne plus le procès mais son résultat. Il signifie donc « écrit » et désigne, entre autres choses, un livre.

9. La description unitaire de *istafʿala* excéderait les limites du présent article. Nous ne la tenterons pas ici.

AnIsl 28 (1995), p. 215-230 Pierre Larcher
Un phénomène de «surdérivation» en arabe classique: à propos de la Xe forme verbale ISTAFʿALA.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Istaʿṭā, que Sībawayhi paraphrase par *ṭalabtu al-ʿaṭiyya* est paraphrasé par *LA* (art. ʿṬW) par *sa'ala al-ʿaṭā'*, « *ʿaṭiyya* et *ʿaṭā'*, ajoute *LA*, désignant ce que l'on donne » (*ism li-mā yuʿṭā*), où *yuʿṭā* est l'inaccompli passif du verbe IV *'aʿṭa* (donner). Ce verbe est en arabe doublement transitif (*'aʿṭā-hu hā* = « donner qqchose à qqun »), ce qui est en général la trace syntaxique que le verbe IV est le factitif d'un verbe I simplement transitif. Ce verbe, actuellement inusité, est bien attesté : c'est *ʿaṭā-yaʿṭū-hā*, qui signifie « prendre, recevoir quelque chose ». Le verbe IV signifie donc littéralement « faire (que) quelqu'un prenne, reçoive quelque chose ». *ʿAṭiyya* est un nom de forme *faʿīla* ; *faʿīla* est le féminin de *faʿīl*, qui peut se définir comme un nom verbal (plus particulièrement du genre participe) doté de l'aspect accompli (et que le féminin vient susbtantiver), par opposition à *fāʿil*, doté de l'aspect inaccompli. Quand ce *faʿīl* est lié à un verbe transitif, il peut prendre un sens passif. C'est ce qui se passe ici, où *ʿaṭiyya* signifie « chose prise, reçue (en don) ». Les choses sont encore plus nettes avec *ʿaṭā'*, exemple classique de *ism al-maṣdar*, c'est-à-dire de substantif (*ism al-ʿayn*) ayant pour « dénommé » le *maṣdar* d'un verbe, c'est-à-dire le même sens que lui parce que pouvant en recevoir la construction. Les grammairiens citent l'hémistiche *baʿda ʿaṭā'i-ka al-mi'ata al-ritāʿa* (après don-toi (génitif) cent. [chameaux] repus (accusatif)...), où la présence d'un complément d'objet direct à l'accusatif derrière *ʿaṭā'* construit avec un génitif adnominal en fait l'équivalent du nom d'action du verbe *'aʿṭā* (*baʿda 'iʿṭā'i-ka al-mi'ata al-ritāʿa* = après donation-toi [= que tu as donné] cent chameaux repus). La paraphrase de Sībawayhi ne doit donc pas faire illusion. Le nom qu'elle semble mettre à la base du verbe X est en fait relu à travers le verbe IV et le verbe X, tout en paraissant un dénominatif-pétitif (demander un don) est en réalité un réfléchi-factitif par rapport à IV (se faire donner [quelque chose] par quelqu'un). On peut d'ailleurs en avancer la preuve syntaxique. Un grammairien comme Ibn ʿUṣfūr (m. 669/1270-1) cite (*Mumtiʿ*, t. I, p. 195) *istaʿṭaytu l-ʿaṭiyyata*, où *al-ʿaṭiyya* est ce que nous appellerions un complément d'objet interne. Dire cela, c'est dire que *ʿaṭiyya* est bien « dans » *istaʿṭā*. Mais si l'on se souvient que le complément d'objet interne est un complément résultatif (Lyons, 1970) ; que c'est comme tel qu'il est désigné par les grammairiens arabes (*mafʿūl muṭlaq*, où *mafʿūl* = effet, cf. Larcher 1991) et que c'est pourquoi la fonction en est assumée, de manière privilégiée, par les *maṣdar*-s, qui, comme les noms d'action du français, désignent non seulement l'action, mais encore son résultat ; et que l'on se demande de quoi *ʿaṭiyya* est le résultat, on reconnaîtra que ce n'est pas de X *istaʿṭā*, mais de IV *'aʿṭā*, qui est « dans » X, *istaʿṭaytu l-ʿaṭiyya* signifiant littéralement « se faire *donner* un *don* ». On pourrait nous objecter que *ʿaṭiyya* est, au premier chef, formellement et sémantiquement lié au verbe *ʿaṭā*, et, partant, que ce dernier est lui-même dans *istaʿṭā*, qui en serait un réfléchi-factitif direct, selon le schéma :

(12)	I ʿaṭā-hā	IV 'aʿṭā-hu hā	X istaʿṭā-hā
	recevoir qqch	faire qqn recevoir qqch	faire soi recevoir qqch

On pourrait tirer argument du fait que Sībawayhi le paraphrase par *ṭalabtu al-ʿaṭiyya* et non par *ṭalabtu 'ilayhi al-ʿaṭiyya*. La lecture de *LA* (art. ʿATW) montre qu'il peut se construire avec un objet direct désignant celui à qui on demande de donner quelque chose.

AnIsl 28 (1995), p. 215-230 Pierre Larcher
Un phénomène de «surdérivation» en arabe classique: à propos de la Xe forme verbale ISTAFʿALA.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

C'est donc la syntaxe qui force la surdérivation et l'interprétation de X non comme un simple réfléchi mais comme un réfléchi-factitif de IV.

Il en va de même de *istaʿtaba*, paraphrasé par Sībawayhi par *talabtu 'ilayhi al-ʿutbā*. Bien que ce nom ait une forme possible de nom d'action de verbe I (Fleisch, 1961 : 315,329), il n'est pas le *maṣdar* du verbe I *ʿataba* (être mécontent de quelqu'un), avec lequel il n'a d'ailleurs pas de rapport de sens immédiat. En revanche existe un verbe IV *'aʿtaba-hu*, que *LA* (art ʿTB) paraphrase par *'aʿṭā-hu al-ʿutbā* = « accorder à quelqu'un la *ʿutbā* » et auquel *istaʿtaba* renvoie de deux manières, soit comme « réfléchi » (dérivation « normale »), le verbe *istaʿtaba* ayant à peu près le même sens que IV (cf. *LA* « *istaʿtaba-hu est comme 'aʿtaba-hu* »), soit comme « réfléchi-factitif » (« surdérivation »), *istaʿtaba* ayant alors le sens de « demander à quelqu'un la *ʿutbā* ». Mais qu'est-ce que la *ʿutbā* ? « C'est, dit *LA*, un nom de forme *fuʿlā*, remplaçant *'iʿtāb* [le *maṣdar* du verbe IV], c'est-à-dire le fait de cesser de porter préjudice pour donner satisfaction à celui qui est mécontent ». Au passage, le lexicographe montre qu'il comprend le sens de IV comme un « privatif » de I. Le verbe *'aʿtaba-hu* ne signifie donc pas « satisfaire quelqu'un », mais « satisfaire à quelqu'un », c'est-à-dire « lui donner réparation d'une offense ». Là encore *ʿutbā* est en fait relu au travers du verbe IV et équivaut, de ce fait, au *maṣdar* de ce verbe. Si l'on substitue, dans le champ de *ṭalab*, *'iʿtāb* à *ʿutbā*, on voit alors que X est bien réfléchi-factitif par rapport à IV (demander la *ʿutbā* = se faire accorder la *ʿutbā*).

Il en va de même de *istaḫbara*. Le nom *ḫabar* n'est pas le *maṣdar* de *ḫabura*, mais le *ism al-maṣdar* de *'aḫbara*, pouvant être employé comme complément résultatif non seulement de ce verbe, mais encore de X *istaḫbara* (ce qui prouve selon nous que dans X il y a IV), de II *ḫabbara-hu* et V *taḫabbara* (ce qui pose la question des relations de ces différents verbes entre eux). Apparemment II et IV sont synonymes. Ils n'ont sans doute pas la même origine, *'aḫbara-hu* étant un déverbatif de *ḫabura*, mais *ḫabbara* un dénominatif de *ḫabar*. Un argument empirique peut être trouvé en ce sens dans le fait que quand *'aḫbara* a été lui-même senti comme un dénominatif de *ḫabar*, *ḫabbara* a disparu. Et ils ne sont pas à l'origine de deux verbes synonymes. Dans la mesure où il ne reçoit pas un objet direct représentant la personne auprès de laquelle on s'informe, V reste un simple réfléchi de II de sens « s'informer de quelque chose », cf. *LA* (art. ḪBR) : « et dans le récit de Ḥudaybiyya : il envoya quelqu'un de Ḫuzāʿa qui s'informe pour lui des nouvelles de Qurayš (*yataḫabbaru la-hu ḫabara Qurayš*) ». En revanche, X, dans la mesure où il reçoit un tel objet, devient un réfléchi-factitif de IV. Le lexique de l'arabe confie ainsi à la morphologie (V *vs* X) ce que celui du français confie à la syntaxe (s'informer de quelque chose *vs* s'informer auprès de quelqu'un) et on devine qu'aucune forme n'a en réalité le même sens qu'une autre.

Si les noms apparaissant dans le champ de *ṭalaba 'ilayhi/min-hu* sont relus comme les résultats des actions désignées par les verbes IV, cela veut dire que de telles paraphrases sont elliptiques. Une telle ellipse est d'autant plus facile à comprendre pour un francophone que nous avons la même. Si l'on compare *demander à quelqu'un de V* et *demander à quelqu'un N*, on reconnaîtra que *N* est la trace d'un contenu propositionnel élidé, autrement dit que *demander à quelqu'un N = demander à quelqu'un de faire N*. Les paraphrases de

AnIsl 28 (1995), p. 215-230 Pierre Larcher
Un phénomène de «surdérivation» en arabe classique: à propos de la Xe forme verbale ISTAFʿALA.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

istaḥbara doivent être tenues pour équivalentes et on ne saurait en tirer argument pour des dérivations concurrentes. Il n'y a pas d'un côté des pétitifs dénominatifs et de l'autre des réfléchis-factitifs de IV : les pétitifs dénominatifs sont en réalité des réfléchis-factitifs de IV. Une telle ellipse pose le problème des relations entre le nom et le verbe IV. Donner priorité au verbe sur le nom semble suggérer qu'il faut dériver celui-ci de celui-là de manière « régressive » (par « suppression des augments », selon l'expression de certains grammairiens arabes). Mais tous les exemples de X « surdérivées » qui viennent d'être examinées ayant en commun que la forme de base est nominale et non verbale, on pourrait également poser que IV est dénominatif et, partant, proposer un schéma dérivationnel tel que :

(13) N → IV 'afʿala → X istafʿala
« faire N » « se faire faire N, demander N »

illustré par de très nombreux exemples : ainsi *'ašāra* (conseiller)/*istašāra* (consulter = se faire conseiller par quelqu'un) cf. *šūrā* (conseil/consultation) ; *'aʿāra* (prêter)/*istaʿāra* (emprunter = se faire prêter quelque chose par quelqu'un), cf. *ʿāra*, *ʿāriya* ou *ʿāriyya* = prêt) ; *'aʿāna* (aider)/*istaʿāna* (demander aide à quelqu'un = se faire aider par quelqu'un), cf. *ʿawn* (aide), *'aṯāba-hu* (= récompenser quelqu'un)/*istaṯāba-hu* (demander une récompense à quelqu'un = se faire récompenser par quelqu'un) cf. *ṯawāb* (récompense) etc. Mieux : on pourrait expliquer la surdérivation par l'origine dénominative. La base étant nominale, le verbe dénominatif sera morphologiquement augmenté, mais sera la base de X, réfléchi et factitif par rapport à lui, de sorte que (1) et (13) devraient être ainsi superposés :

(14)
N → I → IV → X
N → IV → X

Il suffit alors de se rappeler qu'on peut avoir une base nominale sans surdérivation (comme dans X *istaǧāba*, réfléchi de IV *'aǧāba*, seulement rapportable au nom *ǧawāb*) et inversement de montrer qu'on peut avoir surdérivation avec une base verbale. Considérons en effet *istafhama*, non paraphrasé par Sībawayhi : si on le paraphrasait par *ṭalab al-fahm* (chercher à comprendre), on resterait très en deçà du sens qui est le sien de par sa construction syntaxique, comme cela apparaît dans *LA* (art. FHM) : *wa-qad istafhama-nī l-šay'a fa-'afhamtu-hu wa-fahhamtu-hu* (il m'a interrogé sur quelque chose et je la lui ai expliqué) [10]. Dans une ultime tentative pour faire de X une dérivée « normale » de I, on pourrait certes dire que *ṭalab al-fahm* ne signifie pas « chercher à comprendre », mais « demander À comprendre » : en français, quand on substitue *à* à *de* dans le champ de *demander*, *V* prend un sens factitif : demander à quelqu'un DE boire, c'est demander qu'il boive, mais demander À boire à quelqu'un, c'est demander qu'il donne à boire. De la même façon qu'en français c'est la syntaxe qui force la réinterprétation de *à boire* en *de donner à boire*, en arabe c'est

10. Bien que II et IV paraissent synonymes, une bonne raison de relier X à IV plutôt qu'à II est que ce dernier est à la base d'un V *tafahhama-hā*, simple « réfléchi-moyen » de sens « comprendre peu à peu quelque chose ».

AnIsl 28 (1995), p. 215-230 Pierre Larcher
Un phénomène de «surdérivation» en arabe classique: à propos de la Xe forme verbale ISTAFʿALA.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

la syntaxe qui force la surdérivation. L'arabe a un verbe I transitif *fahima-hā* = « comprendre quelque chose » et un verbe IV *'afhama-hu hā* = « faire comprendre quelque chose à quelqu'un ». Si X *istafhama*, lui-même doublement transitif, était le simple réfléchi de IV, il devrait signifier, sur le modèle de (11) *kataba-hā/'aktaba-hu hā/istaktaba-hu hā* « chercher à ce que quelqu'un comprenne quelque chose, lui demander de comprendre quelque chose ». Or il signifie « se faire expliquer quelque chose par quelqu'un ». On doit d'ailleurs se demander pourquoi il n'a pas la signification prévue par (11), alors que toutes les conditions formelles semblent remplies. C'est qu'en réalité il en manque une : que le verbe de base puisse se construire en sus d'un objet direct avec un complément prépositionnel en *li-* (à), ce qui n'est pas le cas de *fahima*, dont on notera qu'il est déjà un verbe « moyen ».

Il en va de même de *istaʿlama*. L'arabe a un verbe I transitif *ʿalima-hā* = « savoir quelque chose ». Il en tire deux factitifs doublement transitifs II *ʿallama-hu hā* et *'aʿlama-hu hā*, qui ne sont pas synonymes. Car si IV a le sens général de « faire savoir quelque chose à quelqu'un, l'en informer, le renseigner », *ʿallama-hu hā* signifie « transmettre un savoir à quelqu'un, lui apprendre quelque chose, la lui enseigner ». Mais alors que V *taʿallama-hā* est un simple réfléchi (moyen) de II de sens « apprendre quelque chose », X *istaʿlama-hu hā* est un véritable réfléchi-factitif de IV de sens « se faire renseigner par quelqu'un sur quelque chose ». On trouve dans *LA* (art. ʿLM) *istaʿlama-nī l-ḫabara fa-'aʿlamtu-hu 'iyyā-hu* (il m'a demandé à connaître la nouvelle et je la lui ai fait connaître).

Ce n'est pas un hasard si ces deux verbes sont employés en corrélation. Il s'est trouvé un grammairien arabe pour ainsi dire « théoriser » la chose. Ce grammairien, c'est Ibn al-Sarrāǧ qui dans le *Kitāb al-'Uṣūl fī l-naḥw* (III, 127, cf. égalt. *Mūǧaz*, p. 135) écrit : « *istafʿala*, c'est demander de faire, ainsi *istanṭaqtu-hu fa-naṭaqa* [je lui ai demandé de parler et, alors, il a parlé], parce que *istanṭaqa* est tiré de *naṭaqa*, *istaktamtu-hu fa-katama* [je lui ai demandé de cacher quelque chose et, alors, il l'a caché], *istaḫraǧtu-hu fa-ḫaraǧa* [je lui ai demandé de sortir et, alors, il est sorti] ». Si Ibn al-Sarrāǧ présente les choses ainsi, c'est parce qu'il conçoit le verbe dont est tiré *istafʿala* comme son *muṭāwiʿ*, notant : « le verbe *muṭāwiʿ* a la forme *faʿala*, si le passé [*i. e.* la forme de base] est *faʿala* sans augmentation, mais si elle est *'afʿala*, le verbe *muṭāwiʿ* est *'afʿala* ». Un verbe B est dit le *muṭāwiʿ* d'un verbe A non seulement quand il en est le corollaire, le corrélat (c'est le sens même de ce terme réciproque), mais encore le résultatif (ce qu'exprime la relation A *fa*-B). Le *muṭāwiʿ* d'un verbe, c'est, en somme, son corrélat résultatif. La *muṭāwaʿa* des grammairiens arabes n'est donc pas la relation de réflexivité des grammairiens arabisants. Si elle est parfois confondue avec elle, c'est parce que les dérivés en *t-* sont souvent les « corrélats résultatifs » du verbe auquel s'ajoute *t-* : ex. *ʿallamtu-hu fa-taʿallama*. Mais il suffit de se souvenir que VII *infaʿala* (où n'apparaît pas *t-*) est le corrélat résultatif de I *faʿala* ou encore que Raḍī l-dīn al-'Astarābāḏī (m. après 688/1289) signale (*Šarḥ al-Šāfiya*, t. I, p. 104) que *ʿalima* est aussi bien que *taʿallama* le *muṭāwiʿ* de *ʿallama* (*ʿallamtu-hu fa-ʿalima*) pour repousser cette confusion. Or Ibn al-Sarrāǧ note que « si on dit *istaftaytu-hu* [je lui ai demandé une *fatwā*] on dira *fa-'aftā* [il a rendu une *fatwā*], parce que le passé [*i. e.* la forme de base] est *'aftā* et que c'est de lui qu'est tiré *istaftā* et il en va de même de *istaḫbartu-hu fa-'aḫbara*, parce que tu veux dire "je lui ai demandé de

AnIsl 28 (1995), p. 215-230 Pierre Larcher
Un phénomène de «surdérivation» en arabe classique: à propos de la Xe forme verbale ISTAFʿALA.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

[m']informer", et de *istaʿlamtu-hu fa-'aʿlama-nī* [je lui ai demandé de me faire savoir et il m'a fait savoir] et c'est là-dessus que se règle [*istafhamtu-hu*] *hāḏā fa-'afhama-nī* ([je lui ai demandé de me faire comprendre] cela et il me l'a fait comprendre) ».

De la manière la plus nette qui soit, ce grammairien pose une relation de dérivation, tout à la fois formelle et sémantique, entre X et une base qui est tantôt I et tantôt IV. Autrement dit, le verbe de base (I) n'est pas nécessairement le verbe à la base de X. Un argument empirique en faveur de cette vision peut être trouvé dans le fait qu'un même *istafʿala* « pétitif » peut être tiré une fois de *faʿala* et une fois de *'afʿala*. C'est le cas de *istaḥdama*, également cité par *LA* (art. ḤDM) sous la forme *istaḥdama-hu fa-'aḥdama-hu* paraphrasée par *istawhaba-hu ḫādiman fa-wahaba-hu la-hu* = « il lui a demandé en don un serviteur et il le lui a donné ». Il est clair qu'ici *istaḥdama-hu* = « se faire donner un serviteur par quelqu'un » est le réfléchi-factitif de IV *'aḥdama-hu* = « donner un serviteur à quelqu'un ». Et si on le paraphrase sur le modèle de *istaḥdama*, réfléchi-factitif de I, il faudra dire *sa'altu-hu 'an yuḥdima-nī* = « je lui ai demandé de me donner un serviteur ».

7. Conclusion.

Le schéma dérivationnel (1) des grammairiens arabisants est donc descriptivement inadéquat. Outre qu'en de nombreux cas, il n'est pas réalisé, I ou IV faisant défaut, il masque l'essentiel, à savoir que X peut jouer le même rôle non seulement par rapport à I, mais encore par rapport à IV. Cela veut dire deux choses et par rapport au système des formes verbales dérivées de l'arabe classique et par rapport au système dérivationnel de cette langue en général :

1. *st* ne peut pas plus être présenté comme la simple somme de *s* et *t*, où *s* est une survivance d'un ancien préfixe factitif et *t* la marque commune du réfléchi que comme un préfixe purement autonome. De l'histoire, X conserve un lien privilégié avec IV. En synchronie, ce lien ne se réduit pas à la « réflexivité » de X par rapport à IV ;

2. si on admet que la racine, comme *n*-uplet ordonné de radicales, est un élément de la structure des mots, il ne suffit plus de dire que dans un mot dérivé, la racine n'a de sens que comme trace de la base verbale ou nominale. Il faut franchir une étape supplémentaire : la racine ne représente pas nécessairement la forme la plus simple du verbe [11] ou du nom [12] à la base du dérivé.

11. Dans Larcher (à paraître), on montre, par exemple, que la valeur « expositive » de IV *'afʿala* n'est en fait rien d'autre que la variante de la valeur factitive, liée au *passif* du verbe de base, ex. *'aqtala-hu* = « exposer à la mort » (en fait « faire tuer quelqu'un » *i. e.* « faire qu'il soit tué »).

12. Il existe par exemple dans le lexique de l'arabe moderne un verbe *dawwala* (internationaliser) dont la racine DWL représente non pas le nom *dawla* (état) mais le pluriel de ce nom (*duwal*) qu'on trouve dans l'adjectif *duwalī* (relatif aux états, d'où international). Notons que ce dernier est souvent prononcé *dawlī*, de sorte qu'entre le pluriel *duwal* et la racine DWL on trouve le radical *dawl-*, qui, par une espèce de dérivation régressive, s'est « incorporé » le trait pluriel.

AnIsl 28 (1995), p. 215-230 Pierre Larcher
Un phénomène de «surdérivation» en arabe classique: à propos de la Xe forme verbale ISTAFʿALA.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.

A. SOURCES PRIMAIRES.

Ibn Manẓūr, *LA.* — Muḥammad b. Mukarram b. ʿAlī b. ʾAḥmad al-ʾAnṣārī al-ʾIfrīqī al-Miṣrī Ǧamāl al-dīn ʾAbū l-Faḍl Ibn Manẓūr. *Lisān al-ʿArab al-muḥīṭ.* Ed. par Yūsuf Ḫayyāṭ, 4 vols. Beyrouth : Dār Lisān al-ʿArab. S.d.

Ibn al-Sarrāǧ, *Mūǧaz.* — ʾAbū Bakr Muḥammad b. Sahl Ibn al-Sarrāǧ. *al-Mūǧaz fī l-naḥw.* Ed. Moustafa Chouémi et Bensalem Damerdji. Beyrouth : Badran. 1965.

ʾUṣūl. — *al-ʾUṣūl fī l-naḥw.* Ed. par ʿAbd al-Ḥusayn al-Fatlī, 2e éd., 3 vols. Beyrouth : Mu'assasat al-Risāla, 1405/1985.

Ibn ʿUṣfūr, *Mumtiʿ.* — ʾAbū l-Ḥasan ʿAlī b. Mu'min Ibn ʿUṣfūr. *al-Mumtiʿ fī l-taṣrīf.* Ed. Faḫr al-dīn Qabāwa, 2 vols. Beyrouth : Dār al-ʾafāq al-ǧadīda. 1390/1970.

Raḍī l-dīn al-ʾAstarābāḏī, *Šarḥ al-Šāfiya.* — Muḥammad b. al-Ḥasan Raḍī l-dīn al-ʾAstarābāḏī. *Šarḥ Šāfiyat ibn al-Ḥāǧib.* Ed. Muḥammad Nūr al-Ḥasan, Muḥammad al-Zafzāf et Muḥammad Muḥyī l-dīn ʿAbd al-ḥamīd, 4 vols. Le Caire. 1358/1939. [Réimp. Beyrouth : Dār al-kutub al-ʿilmiyya, 1395/1975].

Sībawayhi, *Kitāb.* — ʾAbū Bišr ʿAmr b. ʿUṯmān b. Qanbar Sībawayhi, *al-Kitāb.* Éd. par ʿAbd al-Salām Muḥammad Hārūn, 5 vols. Le Caire, 1966-1977. [Réimp., Beyrouth : ʿĀlam al-kutub, s.d.].

B. SOURCES SECONDAIRES.

Austin, John Langshaw. 1962. — *How to Do Things with Words.* London : Oxford Univ. Press. [Trad. française, *Quand dire, c'est faire* (Paris : Le Seuil, 1970).]

Blachère, Régis et Gaudefroy-Demombynes, M. 1952. — *Grammaire de l'arabe classique (Morphologie et syntaxe)*, troisième édition revue et remaniée. Paris : G.P. Maisonneuve et Larose.

Caspari, Carl Paulus. 1880. — *Grammaire arabe de C. P. Caspari.* Traduite de la quatrième éd. allemande et en partie remaniée par E. Uricoechea. Bruxelles-Paris : chez le traducteur.

Cohen, David. 1968. — « Les langues chamito-sémitiques » dans *Le langage*, sous la direction d'André Martinet, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1288-1330. Paris : Gallimard.

AnIsl 28 (1995), p. 215-230 Pierre Larcher
Un phénomène de «surdérivation» en arabe classique: à propos de la Xe forme verbale ISTAFʿALA.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Cornulier, Benoît de. 1976.	« La notion de dérivation délocutive », *Revue de linguistique romane*, 40, p. 116-44.
Corriente, Federico. 1992 [1988].	*Gramática Árabe*, 5e édition. Barcelona : Herder.
Fleisch, Henri. 1961-1979.	*Traité de philologie arabe. Vol I. Préliminaires. Phonétique, Morphologie nominale. Vol. II : Pronoms, Morphologie verbale, Particules*. Beyrouth : Imprimerie catholique.
Larcher, Pierre. 1985.	« Vous avez dit 'délocutif' ? ». *Langages*, 80 : 99-124. Paris : Larousse.
Larcher, Pierre. 1990.	« Eléments pragmatiques dans la théorie grammaticale arabe postclassique », dans Versteegh, Kees et Carter, M.G. (eds), *Studies in the History of Arabic Grammar II. Proceedings of the 2nd Workshop on the History of Arabic Grammar, Nijmegen, 27 April-1 May 1987*, 195-214. Amsterdam-Philadelphie : Benjamins.
Larcher, Pierre. 1991.	« D'une grammaire l'autre : catégorie d'adverbe et catégorie de *mafʿūl muṭlaq* », *Bulletin d'Etudes Orientales* XLIII : 139-59. Damas : Institut Français d'Études Arabes
Larcher, Pierre. À paraître.	« Sur la valeur « expositive » de la forme *'afʿala* de l'arabe classique ». A paraître dans *Zeitschrift für arabische Linguistik* 29, 1995. Wiesbaden : Harrassowitz.
Lyons, John. 1970.	*Linguistique générale. Introduction à la linguistique théorique*. Paris : Larousse [tr. fr. de *Introduction to Theoretical Linguistics*, Cambridge University Press, 1968]
Reig, Daniel. 1983.	*Dictionnaire arabe-français français arabe As-Sabil*. Paris : Larousse.
Renan, Ernest. 1868.	« Sur les formes du verbe sémitique ». *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. 1, p. 97-110. Paris : Franck.
Silvestre de Sacy, Antoine Isaac. 1831.	*Grammaire arabe*. 2e éd. Paris : Imprimerie Royale.
Wright, William. 1896-98 [1859-1862].	*A Grammar of the Arabic Language*. Translated from the German of Caspari and edited with numerous additions and corrections, 3e éd., 2 vols. Cambridge : Cambridge Univ. Press.

AnIsl 28 (1995), p. 215-230 Pierre Larcher
Un phénomène de «surdérivation» en arabe classique: à propos de la Xe forme verbale ISTAFʿALA.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net